

La garde alternée comme les jeunes la vivent

Pour la première fois en Belgique, une étude de l'UCLouvain tente de comprendre le vécu des enfants de parents divorcés ou séparés. Ce que l'on pensait être négatif se révèle être un « quotidien », preuve d'une belle imagination pour créer de la permanence dans le mouvement.

JEAN-PHILIPPE DE VOGELAERE

Donc, tous les vendredis, je change. Mon papa me conduit à l'école, je passe ma journée comme d'hab avec mes potes puis je prends le bus et je vais chez maman. » Ainsi se passe la vie de Théodore, 13 ans. En changeant chaque semaine de maison, Marie, 12 ans, a ainsi « l'impression d'être, dans les dix minutes, une intruse ». Et pour se sentir chez lui, Lewis, 16 ans, indique : « J'ai mon petit fauteuil, mon ordinateur et je me mets dans une couverture et je fais mes devoirs, soit des trucs. Voilà, c'est vraiment là où je me sens le plus chez moi. » Et Giorgio, 16 ans, de conclure : « Chez papa et chez maman, c'est pas que c'est deux mentalités différentes, mais on vit différemment... »

La garde alternée comme les jeunes la vivent tant à Bruxelles qu'en Wallonie ! Pour la première fois, dans le cadre du projet européen MobileKids qui décortique le fonctionnement des familles séparées, une équipe de chercheuses de l'UCLouvain est allée à la rencontre de 10 filles et 11 garçons de 10 à 16 ans pour tenter de comprendre leur vécu. Jusqu'ici, comme nous l'explique Laura Merla, une sociologue de la famille qui a travaillé avec Bérengère Nobels, « toutes les études étaient dirigées vers les parents avec l'a priori que la garde était une situation qui pouvait comporter des effets négatifs. Notre pari, parce qu'il y a des milliers d'enfants qui vivent cette situation, aura été de renverser le regard et aller voir ce qu'ils en pensent, eux. Ce sont les jeunes qui transitent d'une maison à l'autre, pas les parents, qui ne sont pas bien conscients de ce qu'ils vivent. Nous voulions voir comment, dans une société dans laquelle on nous demande tous d'être mobiles dans nos vies personnelles, familiales, professionnelles, ces enfants développent des compétences, des aptitudes et apprennent à mobiliser des ressources qui leur permettent de se repérer dans ce monde en mouvement ».

Une Belgique à la pointe

Le premier constat, c'est celui d'une Belgique à la pointe européenne en matière de garde alternée. Certes, le mode de garde principal reste celui de la garde exclusive de la maman pour quatre enfants sur 10, mais suit de près l'hébergement égalitaire qui touche plus de 3 jeunes sur dix. « La Belgique a été pionnière au niveau législatif en 2008, avec la réforme de la loi sur le divorce », note la professeure de l'UCLouvain. « On a en effet posé pour principe que l'hébergement égalitaire devait être le premier mode d'hébergement à être pris en considération dès qu'au moins un des deux parents en faisait la demande. Les juges ne doivent désormais plus démontrer pourquoi il est juste et correct de le mettre en place, mais pour quelles raisons l'hébergement égalitaire n'est pas possible. Et si le jeune a douze ans et plus, le juge de la famille doit l'inviter à donner son avis. »

Le deuxième constat, c'est que cet hébergement égalitaire, c'est une situation normale pour les jeunes. « Il y a beaucoup d'images clichés sur le sujet, qui vont dans un sens comme dans l'autre. Celle du pauvre enfant écartelé entre deux maisons et qui doit trimballer toute une logistique extrêmement lourde, comme celle de celui qui

en profite pour se faire gâter des deux côtés avec deux Noël, deux cadeaux d'anniversaire ou qui se fait cuisiner un bon plat en prétendant qu'il n'a pas bien mangé de l'autre côté », sourit Laura Merla. « C'est, en effet, une situation de vie qui n'est pas forcément évidente au quotidien. Imaginez-vous devoir le faire vous-même. Or notre étude montre qu'on est plus entre les deux au niveau de leur vécu. Ce qui est frappant, c'est que l'hébergement égalitaire, c'est leur quotidien. Au point qu'ils parviennent à s'approprier ce mode de vie en se créant des routines et des repères. Preuve d'une belle imagination pour créer de la permanence dans le mouvement. Ce que l'on a pu observer notamment, c'est que les objets jouent un rôle important dans la manière dont ils vont s'ancrer d'un côté ou de l'autre. Il y a les objets que l'on va sciemment fixer (ordi, vêtements avec des garde-robes de part et d'autre) et ceux que l'on emporte avec soi dans la transition (GSM, casque audio, doudou) car on s'y identifie fortement et parce qu'ils rassurent. Avec aussi deux extrêmes. Certains disent ne rien emporter, pas même une boîte à tartines, pour se libérer du poids de la logistique. D'autres disent tout prendre avec eux pour pouvoir s'installer, être heureux et, surtout, être eux-mêmes. »

Naviguer entre des îles

Ces enfants vont ainsi de « l'île » de la maman à celle du papa. Des îles qui forment un tout à la figure d'un archipel, avec des frontières plus ou moins étanches dans lesquelles les jeunes doivent naviguer : « Certains parents ne veulent pas savoir ce qu'il se passe de l'autre côté, d'autres autorisent la libre circulation. Et on constate combien ces jeunes composent avec ces limites, voire sont capables de se créer eux-mêmes des frontières tandis que d'autres sont capables de contourner celles qui ont été mises en place par les parents. Pour se sentir chez soi en définitive. Ce qui dépend moins de l'aspect physique du lieu – comme le fait d'avoir une grande chambre personnelle qui est somme toute une notion assez récente puisqu'autrefois, tous les enfants dormaient dans une même pièce – que de l'ambiance familiale qui y règne et de la possibilité de se faire son petit coin en aménageant les pièces ou, par un simple paravent, en se créant des bulles d'intimité. Aucune de ces manières de fonctionner n'est meilleure que l'autre. Chaque jeune se crée un système qui fait sens pour lui. »

Pour en savoir plus. Un livre, *Deux « maisons », un « chez-soi » ?*, par Bérengère Nobels et Laura Merla aux Editions Academia. Et une expo, sous le même titre, du 15 novembre au 17 décembre à Delta à Namur, puis du 4 mai au 8 juin 2023 au Forum des Halles à Louvain-la-Neuve.



La Belgique est à la pointe européenne en matière de garde alternée.

© MAXPPP/MAXPPP



Ce que l'on a pu observer notamment, c'est que les objets jouent un rôle important dans la manière dont ils vont s'ancrer d'un côté ou de l'autre

Laura Merla

Sociologue de la famille à l'UCL

”

recommandations

Des casiers dans les écoles

J.-P. D.V.

Le projet MobileKids, c'était aussi une étude quantitative portant sur 1.474 jeunes de Bruxelles et Wallonie, âgés de 10 à 18 ans, dont 158 vivaient un hébergement alterné. L'occasion pour les chercheurs de formuler un certain nombre de recommandations à la suite de discussions avec des acteurs de terrain, du juge à la Ligue des familles.

« L'école est un lieu majeur de transition », explicite Laura Merla, sociologue de la famille à l'UCLouvain. « Il s'agit d'un moment entre deux où le jeune peut se défaire de ce qu'il était d'un côté avant d'arriver chez son autre parent. L'activité extrascolaire peut aussi jouer ce rôle tampon, mais ces

Il est primordial d'écouter l'enfant et de tenir compte de son avis dans les matières qui le concernent.

lieux ne sont pas adaptés à la réalité des jeunes. Avoir un casier, ou un casier plus grand pour mettre ses affaires, permet aux jeunes de rester dans cette logique de normalité, comme l'est la vie en famille nucléaire. »

La formation des intervenants sociaux va dans cette logique pour comprendre la logistique du jeune qui va d'une maison à l'autre. Enfin, les participants ont rappelé qu'il était primordial d'écouter l'enfant et de tenir compte de son avis dans les matières qui le concernent tout en rappelant que c'est, in fine, sur les épaules des adultes que doit reposer le poids de la décision.

30

En pourcentage, le nombre de jeunes d'une famille divorcée ou séparée vivant une situation de garde alternée. Mais il y a, par ailleurs, 40 % de jeunes qui vivent seulement chez leur maman. Pour 20 %, c'est plutôt un week-end sur deux et la moitié des vacances scolaires chez le papa. Enfin, un enfant sur dix vit exclusivement chez le papa.

60

En pourcentage, le nombre d'enfants qui vivent encore dans une famille nucléaire classique, avec papa et maman sous le même toit. Ce qui veut dire que quatre enfants sur dix vivent dans une famille divorcée ou séparée.